

Vu de Pro-Fil



N°8

Dossier : A table !

Vu de Pro-Fil

SIÈGE SOCIAL :
40 Rue de Las Sorbes
34070 Montpellier

SECRETARIAT NATIONAL :
390 rue de Fontcouverte - Bât. 1
34070 Montpellier

Tél./Fax : 04 67 41 26 55
secretariat@pro-fil-online.fr
www.pro-fil-online.fr

DIRECTEUR DE PUBLICATION : Alain Le Goanvic
DIRECTEUR DÉLÉGUÉ : Jacques Vercueil
RÉDACTRICE EN CHEF : Waltraud Verlaguet
RÉALISATION : crea.lia@orange.fr

COMITÉ DE RÉDACTION :

Jacques Agulhon
Maguy Chailley
Arielle Domon
Jean Domon
Alain Le Goanvic
Martine Roux-Levain
Jean Lods
Jacques Vercueil
Nicole Vercueil
Waltraud Verlaguet
Arlette Welty-Domon

ONT AUSSI PARTICIPÉ À CE NUMÉRO :

Françoise Lods
Elisabeth Pérès
Paulette Queyroy
Jean-Michel Zucker

Prix au numéro : 4 €
Abonnement 4 numéros : 15 €

Impression SunGrafik
RD 562 - Plan Oriental
83440 Montauroux
ISSN : 2104-5798

Date d'impression : 06 Juin 2011
Dépôt légal à parution

Publié avec le soutien de
l'Eglise Réformée de France
et de MEROMEDIA-fondation Bersier.



Edito

Retours de Cannes

L'impression qui se dégage pour moi du 64^{ème} Festival de Cannes se résume à un mot : la dépression - de nombreux personnages de fiction, sans parler de l'état dépressif de certains réalisateurs ! Ce n'est pas celle qui résulterait de la crise économique et financière mondiale, mais celle qui est due, selon moi, à un affaiblissement des valeurs et de la foi en l'avenir.

D'*Habemus Papam* à *Melancholia*, en passant par *Arirang*, *Miss Bala*, *Au revoir, Elena*, *This must be the place* (Prix du Jury œcuménique), les personnages montrent leur mal-être, leurs difficultés à dégager un sens à leur vie. Mais la soif de connaître ou de créer une vie meilleure peut apparaître comme l'amorce de solution. Quelques films montrent heureusement une issue apaisée sinon radieuse à la lourdeur de l'existence : *Restless*, *Le Havre*, *Pater*, *The Artist*, *Las Acacias*. Soit dit en passant, ces quelques titres qui sont ainsi cités n'engagent que l'auteur, et puis, si on regarde bien, la plupart de ces films recèlent des raisons d'espérer : la famille réunie dans *The Tree of Life* (Palme d'Or), la sortie de culpabilité envers le père dans *This must be the place*, la fin de la dépression dans *Arirang* (peut-être ?), l'abandon de la révolte chez Cyrille dans *Le gamin au vélo*. Le Jury œcuménique a vu juste en primant le film de Sorrentino (*This must be the place*) et en accordant une mention spéciale à Kaurismäki (*Le Havre*) et Nadine Labaki (*Et maintenant on va où ?*).

Maintenant, la place est aux débats dans nos groupes, et notre journal se fera certainement l'écho, au fil du temps, des styles originaux, sinon novateurs, des films de ce Festival et des idées qu'ils véhiculent. La vie continue, toujours pleine d'espérance et de bonnes choses ! Le présent numéro contient - comme par hasard ? - un Dossier sur *Manger, boire au cinéma*, thème réjouissant et revigorant, n'est-ce pas ? Car, comme dit l'Ecclésiaste :

«Va, mange avec joie ton pain et bois gaiement ton vin : car dès longtemps Dieu prend plaisir à ce que tu fais !» (Eccl. 9,7).

Un dernier mot : vous détenez ce nouveau numéro, faites le connaître à votre entourage proche, à vos amis et connaissances. Nous avons pour ambition de promouvoir les abonnements le plus largement possible, car le passage à la quadrichromie et l'augmentation du nombre de photos couleurs ont un coût !

Merci d'être aussi des propagateurs de *Vu de Profil*, forts des retours positifs de plus en plus nombreux.

Alain Le Goanvic

Sommaire

N°8 – Eté 2011

Pro-Fil

Profil : image d'un visage humain dont on ne voit qu'une partie mais qui regarde dans une certaine direction. Protestant et filmophile, un regard chrétien sur le cinéma.



Couverture :

La graine et le mulet
d'Abdellatif Kechiche,
D.R., voir aussi p. 20

- 2 Edito
- 3 Du Nord au Sud
- PLANÈTE CINÉMA**
- 4 *La solitude des nombres premiers*
- 5 Prix des jurys œcuméniques
- 6 64^{ème} Festival international de Cannes
- 7 Cannes, 'du côté des cinéphiles'

DOSSIER : A TABLE !

- 8 Eloge du goût
Cuisine mystique
- 9 Buñuel aux fourneaux
- 10 Festins
- 12 Beviamo ! Beviamo !
- 13 Boire et manger avec Ozu
- 14 Le 'cinéma culinaire' de Berlin
- 15 **Le coin théo :**
Prenez, mangez-en tous

DÉCOUVRIR

- 16 L'histoire du cinéma coréen
- 17 Intention *Arirang*

PRO-FIL INFOS

- 18 Informations diverses

A LA FICHE

- 20 *La graine et le mulet*

Du Nord au Sud ...

Alsace / Strasbourg
Patricia Rhoner-Hégé
Jdphege@aol.com

Haute Garonne / Toulouse
Le Moulin du Riou
31410 Noé
Tél : 05 61 87 35 86
frederic.laville@wanadoo.fr

Ile de France / Paris
Jean Lods
Tél : 01 45 80 50 53
jean.lods@wanadoo.fr

Bouches du Rhône / Marseille
Paulette Queyroy
Tél : 04 91 47 52 02
profilmarseille@yahoo.fr

Hérault / Montpellier
Groupe 1 :
Etienne Chapal
Tél : 04 67 75 74 86
jechapal@modulonet.fr

Ile de France / Issy-les Moulineaux
Christine Champeaux
Tél : 01 46 45 04 27
Christine.champeaux@orange.fr

Drôme / Dieulefit
Daniel Saltet
Tél : 04 75 90 64 05
saltet.daniel@wanadoo.fr

Groupe 2 :
Jacques Agulhon
Tél : 04 67 42 56 04

Var / Fayence
Waltraud Verlaguet
Tél : 04 94 68 49 35
waltraud.verlaguet@gmail.com

La solitude des nombres premiers

De Saverio Costanzo, Italie 2010, avec Alba Rohrwacher, Luca Marinelli, Martina Albano.



La solitude des nombres premiers de Saverio Costanzo © Le Pacte

Choisir un tel titre, pour le moins original, c'était prendre le risque de dissuader bien des spectateurs potentiels. Mais à l'inverse, d'en intriguer bien d'autres. On s'apercevra vite, à l'analyse, que ce choix est bien approprié. On connaît la particularité de ces nombres, divisibles seulement par un et par eux-mêmes. On sait moins que certains d'entre eux sont séparés par peu de choses, un seul nombre pair, tels 41 et 43. Voisinage de deux jumeaux en quelque sorte. Ainsi d'Alice et de Mattia. Et, singularité commune : tous deux, jeunes lycéens solitaires, peinent à adhérer aux lois de la communauté : aux lois du 'nombre'. À la fois attirés, et surtout rejetés par les autres, agacés. Incapables de se socialiser. Par le biais de nombreux flash back, qui ne contribuent pas toujours à la clarté de l'exposé, on découvrira chez chacun la blessure secrète : Mattia, très brillant sujet, a

provoqué par légèreté, la disparition de son jeune frère. Alice, contrainte par ses parents à pratiquer le ski de fond par très mauvais temps, a un accident qui la laissera handicapée... Le film retrace à la fois la difficulté de ces deux êtres à s'intégrer parmi leurs compagnons d'âge, et le déroulement entre eux d'une démarche sentimentale fort complexe qui aura du mal à connaître une heureuse issue. Aux réticences de Mattia, profondément marqué par le douloureux épisode de l'enfance, s'oppose la 'timide hardiesse' d'Alice, promptement brisée par le départ du jeune homme qui s'expatrie. S'ensuit pour elle une union malheureuse vite rompue : aux limites de l'anorexie, Alice lance un très bref appel de détresse, auquel Mattia va répondre. La dernière image est un geste d'une infinie tendresse, donnée et reçue, qui efface le coté conventionnel de cette issue. On appréciera la maîtrise du réalisateur, qui use (et abuse parfois ?) de gros plans « à bout touchant », mais on adhère vite. Et on lui doit une scène interminable - de quoi vous dégoûter à jamais 'd'aller en boîte' (autres temps, autres mœurs)...

Jacques Agulhon



Prix des jurys œcuméniques et leurs motivations

25^{ème} Festival international de Films de
Fribourg (FIFF) 19 - 26 mars 2011

Los Colores de la Montaña / Les Couleurs
de la montagne de Carlos César Arbeláez,
Colombie / Panama 2010

Par les yeux du petit Manuel, ce film dénonce la situation de la population rurale colombienne. Pris en tenaille entre les forces paramilitaires et la guérilla, les familles vivent dans une insécurité croissante qui les pousse à quitter leur terre les unes après les autres.

Et pourtant, les jeux des enfants, leur solidarité, l'espérance apportée par une institutrice courageuse qui cherche à préserver un territoire de paix, expriment le rêve que la montagne puisse garder ses couleurs. Et Manuel réussit à emporter avec lui son ballon, symbole du lien avec son père assassiné, de l'amitié de ses camarades, de la vie qui pourra continuer ailleurs.

Consultez l'article
de Paulette
Queyroy sur le site



El lugar mas pequeño © Tatiana Huezo Sánchez

Visions du réel, Festival international de
Nyon (ici, pas de jury œcuménique, mais un
jury inter-religieux), 6-13 avril 2011

El lugar mas pequeño / The Tiniest Place de
Tatiana Huezo Sánchez, Mexico 2011

Le film est un regard sur le présent d'un petit village au Salvador où la vie renaît dans le souvenir traumatisant de la guerre civile. Il y a une recherche formelle qui permet de décrire les drames sans tomber dans le piège de la banalité ; on parle de violence sans la montrer. L'image et le récit décalés suivent des pistes différentes tout en laissant de la place à un silence très éloquent.

Mention Spéciale pour Scheich Ibrahim, Bruder
Jihad d'Andres Rump, Allemagne 2010

Le film offre une vision épurée d'un idéal religieux commun à deux personnages à travers une image sobre et pleine de respect.



Les Couleurs de la montagne © Gebeka Films

57^{ème} Festival international du court-
métrage d'Oberhausen 5 - 10 mai 2011

Atrophy (or the fear of fading) de Palesa
Shongwe, Afrique du Sud 2009

Le film est une composition réussie entre danse, poésie, musique et documentaire. Une jeune femme d'Afrique du Sud exprime par la danse son désir de liberté, danse qui crée de la communion entre les gens et renoue avec ses racines traditionnelles. Elle craint que l'espace qu'elle déploie par sa danse soit de plus en plus limité par les conditions de vie dans les banlieues. Par le rythme du corps en effet, émergent des espaces de liberté qui résistent aux contraintes sociales.



Scheich Ibrahim, Bruder Jihad © Andres Rump

PARMI LES FESTIVALS

64^{ème} Festival international de Cannes

- **Le prix du jury œcuménique est attribué à *This must be the place* de Paolo Sorrentino**

A travers Cheyenne, rockstar déchue et douloureuse, Paolo Sorrentino donne à suivre le voyage intérieur et l'odyssée d'un homme à la recherche de ses racines juives, de la maturité, de la réconciliation et de l'espérance. Drame classique d'une grande richesse et d'une esthétique recherchée, le film ouvre avec grâce des pistes de réflexion graves et profondes.

Sur le site, vous trouverez les impressions cannoises de notre juré profilmienne de cette année, Françoise Lods.



This must be the place de P. Sorrentino © ARP sélection

- **Une mention spéciale est décerné à *Le Havre* d'Aki Kaurismäki**

Une ode à l'espérance, à la solidarité, à la fraternité : par une réalisation très élaborée, Aki Kaurismäki nous fait entrer dans un monde qu'il transfigure par la magie des couleurs, l'humour des dialogues, l'humanité des personnages - «le sermon sur la montagne» en filigrane.



Le Havre d'Aki Kaurismäki © Pyramide Distribution

- **Une 2^{ème} mention spéciale est décerné à un film de la Sélection «Un Certain Regard» : *Et maintenant on va où ?* de Nadine Labaki**

Les habitantes d'un petit village isolé sont prêtes à tout pour préserver la paix entre les deux communautés qui y cohabitent. Avec beaucoup de finesse et de tact, Nadine Labaki réussit une fable poétique en équilibre délicat entre comédie et tragédie, suscitant une émotion tournée vers l'espoir.



Et maintenant on va où ? de Nadine Labaki



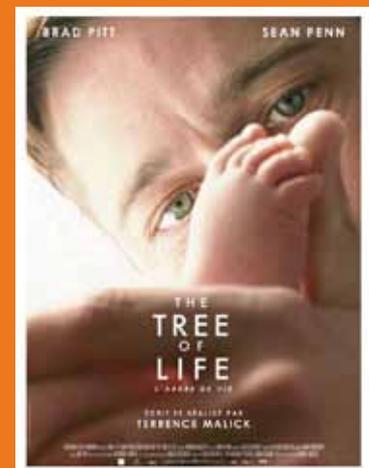
FESTIVAL DE CANNES

Le palmarès officiel du festival de Cannes 2011

- **Palme d'Or**
The tree of life de Terence Malick
- **Grand Prix Ex-aequo**
Bir Zamanlar Anadolu'da (*Once Upon a Time in Anatolia*) de Nuri Bilge Ceylan
- **Prix de la mise en scène**
Nicolas Winding Refn pour *Drive*
- **Prix du scénario**
Joseph Cedar pour *Hearat Shulayim* (*Footnote*)
- **Prix d'interprétation féminine**
Kirsten Dunst dans *Melancholia* de Lars von Trier
- **Prix d'interprétation masculine**
Jean Dujardin dans *The Artist* de Michel Hazanavicius
- **Prix du Jury**
Polisse de Maïwenn
- **Palme d'Or du court métrage**
Cross (*Cross-Country*) de Maryna Vroda
- **Prix du Jury - court métrage**
Badpakje 46 (*Maillot de bain 46*) de Wannas Destoop
- **Prix Un Certain Regard Ex-aequo**
Arirang de Kim Ki-Duk
- **Prix spécial du Jury Un Certain Regard**
Elena réalisé par Andrey Zvyagintsev
- **Prix de la mise en scène Un Certain Regard**
Béomid é didar (*Au revoir*) réalisé par Mohammad Rasoulof

Palme d'Or

The Tree of life de Terence Malick



© EuropaCorp

Cannes, 'du côté des cinéphiles'

A Cannes, il n'y a pas qu'un jury œcuménique. Il y a toute une organisation autour, à commencer par le stand au marché du film, une installation pour transmission radio, des photographes professionnels et une équipe de rédacteurs qui mettent en ligne au fur et à mesure leurs impressions sur les films qu'ils ont vus. Le fait que ces avis soient aussi contradictoires qu'ils le sont parfois (voir les articles respectifs de Jean Lods et moi-même sur *Tree of Life* de Terrence Malick, qui a reçu la Palme d'or), illustre bien à quel point ce qu'on peut dire d'un film reste hautement subjectif. J'invite tous les lecteurs à aller faire un tour sur ces pages, en ligne sur <http://cannes.juryoecumenique.org>. Vous avez les photos, au jour le jour, des récits de tout ce qui se passe au long du festival, et sous la rubrique 'Du côté des cinéphiles' vous trouverez toutes les critiques de film.

Il faut dire que la sélection était riche cette année. Ce qui nous a frappés, surtout au début du festival, c'est le nombre de films traitant d'une enfance volée ou saccagée. Ne citons que *We need to talk about Kevin* de Lynne Ramsay avec Tilda Swinton, *Polisse* de Maïwenn et *Michael* de Markus Schleinzer. Autre thème récurrent : des femmes se révoltent contre les conditions de vie injustes que leur imposent les hommes. Deux films surtout mettent en scène ce thème sous formes de fable, *Et maintenant on va où ?* de Nadine Labaki (dont la scène où les femmes font des gâteaux au hachich pourrait parfaitement illustrer notre dossier), et *La source des femmes* de Radu Mihaileanu, qui présidait le jury œcuménique à Cannes en 2009. Sans doute fallait-il aborder ce thème-là à travers les lunettes des contes de fée... Plusieurs films sortent très rapidement en salle. D'autres resteront sûrement confidentiels.

Consultez
l'article de
Françoise
Lods sur le
site



Waltraud Verlaquet

© pour toutes les photos de cette page : Daniel Béguin, photographe du jury œcuménique de Cannes



Le jury œcuménique de Cannes 2011 : de gauche à droite : F.Lods (Pro-Fil France), G.Arnone (Italie), M.E. Bernal Alonso (Argentine), C.Hoffmann (France), M.Morgen (Suède), D.Grivel (Suisse, président du jury)



Tilda Swinton, actrice principale de *We need to talk about Kevin* de Lynne Ramsay (v. aussi son interview dans *Vu de Pro-Fil* n° 3).



Nadine Labaki, réalisatrice de *Et maintenant on va où ?* à la remise du prix œcuménique



Daniel Grivel remet le prix du jury œcuménique à Paolo Sorrentino, réalisateur de *This must be the place*

Eloge du goût

Nous ne pouvions pas inaugurer ce dossier sur quelques grandes tablées gastronomiques au Cinéma sans rappeler *La grande bouffe* de Marco Ferreri. C'était en 1973, l'étréscillante réplique cinématographique de la chanson d'Alain Souchon «On est foutu on mange trop !» Ces quatre respectables bourgeois qui avaient décidé de s'empiffrer incontinent pendant une semaine de viandes et purées, charcutailles et pâtisseries jusqu'à en crever l'un après l'autre, avaient franchi les limites tolérables de la dérision. Quels que furent leurs talents, ils firent scandale au Festival de Cannes. Par ce ragoûtant suicide collectif par indigestion, ils rappelaient à nos estomacs trop tolérants que ce qui donne précisément au 'manger' tout son plaisir, c'est le goût !

«Perdre le goût !» c'était la terreur de Mr Chu, le héros du film *Salé Sucré* du taiwanais Yang Lee. Ce chef cuisinier, dont la devise était «couleur, parfum et saveur», souffrait de ne plus doser avec la perfection de ses années de jeunesse la sauce à l'ail de ses carpes ou le temps de cuisson de son potage au melon amer. Alors qu'une de ses filles venait de se faire embaucher par un Mac Do ! Un retour tardif pour raisons économiques au restaurant de ses années glorieuses permit heureusement au spectateur de déguster les fines recettes extrême-orientales de celui que tout T'ai-peï avait appelé le «Beethoven de la cuisine» !

Et c'est bien par le goût que Babette, avec son festin, vaincra ces tristes protestants coincés dans leur religion du péché et leur refus de vivre joyeusement dans leur corps. Ils s'étaient pourtant bien préparés à cette fête du repas anniversaire offert par l'étrangère, en jurant d'une seule âme : «Nous ferons comme si le don du goût ne nous avait jamais été donné». Mais voilà que les papilles l'emportent sur l'âme et que, distribués avec mesure et recueillement, la 'Caille en sarcophage' ou le verre de 'Veuve Cliquot' dégèlent ces corps fermés, adoucissent les regards, rosissent les visages. Le goût de manger et de boire leur aura donné aussi celui de vivre et aussi de danser et, sans doute, de prier autrement.

Jean Domon



Au menu dans *Le Festin de Babette* :

- 'Bûche de Noël' au Caviar
- 'Caille en sarcophage' au foie gras et sauce aux truffes, du fameux menu cuisiné par Babette
- Baba au Rhum © Mogens Englund

Cuisine mystique

«L'homme ne vit pas de pain seulement» (Mt. 4,4), c'est bien connu. Si on compare donc la foi au fait de manger de cet autre pain, la spiritualité est la cuisine où j'apprête cette nourriture de l'âme, en comparaison à une mère de famille qui prépare amoureusement le repas pour son mari et ses enfants, pour utiliser une image d'Epinal. La théologie est alors la diététique qui analyse les aliments, leur composition, leur impact sur l'organisme, la meilleure façon de les combiner etc. Vous n'avez pas forcément besoin d'étudier la diététique pour bien cuisiner. Encore que quelques notions puissent être utiles. La mystique serait alors à comparer à l'œuvre d'un grand chef qui adore cuisiner et qui le fait très bien. Ses conseils sont recherchés, il écrit des livres où il explique ce qu'il fait et chacun peut, dans la mesure de ses envies, s'en inspirer pour progresser dans l'art culinaire.

Extrait de : Waltraud Verlaguet, *Mystique et spiritualité, est-ce bien raisonnable ?* L'Harmattan 2010, p. 55s.

Buñuel aux fourneaux

Quand les personnages de Buñuel se mettent à table, gare aux aveux qui suivent !

Que Luis Buñuel, ce pourfendeur des idées inculquées, ait souvent pris le repas - surtout s'il est bourgeois - pour cible privilégiée de ses fusées à tête chercheuse va de soi : peu d'événements de notre vie sont aussi imprégnés d'inconscient collectif et dopés par les rites. Les tirs de notre réalisateur iconoclaste ont pour effet de faire exploser ces moments d'épanouissement collectif en leur contraire : ils deviennent des lieux où le vernis social, plus épais et plus rutilant qu'en d'autres circonstances, se rigidifie au point de conduire à l'enfermement et à l'impuissance. Ou de craquer, et c'est la régression, avec la réapparition de la horde primitive.

DES ROUAGES QUI GRIPPENT

Prenons ainsi *L'ange exterminateur* (1962). Au début du film, rien de plus conforme à la représentation satisfaisante que souhaite donner d'elle-même une classe dirigeante : un grand repas offert à des notables après un spectacle à l'opéra. Et pourtant, alors que tout semble pour le mieux dans le meilleur des mondes, une fois le festin terminé, impossible de partir. Pas de raison matérielle à cette impossibilité. C'est l'intérieur de chacun des convives qui est miné par cette soudaine impuissance. Les codes sociaux se brisent. On détache son nœud papillon, on tombe la veste, on se laisse aller, la sauvagerie reprend le dessus. Même constat d'impuissance dans *Le charme discret de la bourgeoisie* (1972), mais ici elle débouche sur la frustration : c'est en vain qu'un groupe de grands bourgeois de la région versaillaise tente de se retrouver autour d'une table. La première fois, il y a erreur sur la date, la seconde, le restaurant est le lieu inattendu d'une cérémonie funèbre, la troisième, le repas à peine commencé

est interrompu par des soldats en manoeuvre. Et ainsi de suite...

DU PAIN QUOTIDIEN À CELUI DE PÂQUES

Nourriture et sacré sont tissés des mêmes fibres. Ainsi dans *Viridiana* (1961). Ici, pas de frustration, mais son inverse : c'est la libération de pulsions refoulées qui pousse au pire les mendiants que Viridiana, la jeune nonne en rupture de couvent, a recueillis dans son domaine. Profitant de son absence, ses protégés saccagent le château et s'organisent un festin. Pour Buñuel, ordre social et religion étant complices dans la contrainte, la jacquerie des pauvres conduit à la scène anthologique où, en fin d'orgie, les mendiants se font prendre en photo en parodiant le célèbre tableau de la Cène, tandis que, poussé à fond, un électrophone entonne victorieusement l'*Alléluia* de Haendel. Et pour ceux qui s'interrogent sur le sens de la transsubstantiation dans le repas eucharistique, l'explication fournie dans *La voie lactée* (1968) est très simple ; elle est donnée par un restaurateur qui, voyant un prêtre tenter d'expliquer le mystère de l'hostie à un officier, vient donner son interprétation :

«Le corps du Christ est contenu dans l'hostie comme le lièvre dans le pâté. C'est du lièvre, et en même temps c'est du pâté».

Jean Lods



Affiche de la rétrospective des films de Buñuel au festival de Berlin © Pentagram Design, Berlinale 2008



Viridiana, DP

Festins

Gabriel Axel : *Le festin de Babette* (1988) / Thomas Winterberg : *Festen* (1998)

Ces deux films bien connus des cinéphiles qui tournent l'un et l'autre autour d'un festin ont en plus la singularité d'être tous deux danois. Ils présentent néanmoins dans la description de ces deux repas des oppositions si radicales qu'il m'a paru intéressant d'en faire jouer les contraires. Certes, les situations sont l'une et l'autre aux limites extrêmes de leur opposition. Mais n'est-ce pas de cette confrontation excessive et brutale que peuvent se dégager quelques signaux indicatifs de ce que pourrait être, idéalement, un bon ou un mauvais «joyeux anniversaire» ?

La démonstration se déroule en deux lieux complémentaires, indispensables à la réussite d'un repas : la Table, où l'on consomme la nourriture et... la Cuisine, où elle se concocte !

LA TABLE DE LA GRÂCE

Autour d'une table princièrement décorée de bougeoirs en argent et de verres en cristal sont assis, muets et figés sur leurs chaises, nos tristes chrétiens qui ne sont là que pour honorer le souvenir de ce pasteur qui fut leur maître en pieuseries et en privations. Eux qui ne se nourrissent que de poisson bouilli, invités à ce repas qui s'annonce comme une terrible pénitence, ils sont bien décidés à ne pas dire un mot sur ce qu'ils mangeront et boiront. Mais, dans l'ambiance lourde de cette étrange célébration, chaque surprise sur la langue, chaque étonnement de l'œil, chaque mouvement de fourchette vers leur bouche rétive vont imperceptiblement arrondir leur visage. Le plaisir de la chair dégèle ces corps fermés et

transforme l'aigreur en une sorte d'euphorie. Et voici que le convive imprévu, cet officier venu du monde séculier, cet étranger au groupe, se lève pour prendre la parole. Par le miracle de ce dîner exceptionnel, toute sa vie de mondanités superflues et d'amours déçues se résume tout à coup dans une véritable Parole d'évangile : Arrive le moment où nos yeux s'ouvrent et où nous comprenons enfin que la Grâce est infinie. Nous devons simplement l'attendre avec confiance et la reconnaître avec reconnaissance.

Il savait, lui, depuis longtemps qu'« un bon repas peut être une affaire d'amour où se confondent le corps et l'esprit ».

LA TABLE DU JUGEMENT

Arrivés en désordre, enfants, petits enfants et vieux amis se sont regroupés dans la riche propriété de Helge pour célébrer les 60 ans du patriarche. Retrouvailles heureuses ou grinçantes, présentations diverses, éclats de voix sonores, conversations confuses, etc. conduisent tout ce monde de l'inévitable apéritif vers la grande table entourée de jolies servantes en tenue adéquate. Rien de plus banal, autrement dit, que cette foule bruyante de 'gens de bonnes familles'. Pourtant, sous l'apparence hypocrite des mondanités d'usage, flotte une ambiance de tensions et de mensonges que l'on perçoit à travers l'évocation de la mort récente de Linda, la fille de Helge, le comportement anarchique du fils cadet, les agitations angoissées d'Hélène, la cadette, et le visage tendu de Christian. C'est lui, Christian, qui,

en tant que fils aîné, demande à prendre la parole. Mais il s'agit cette fois d'une parole qui se lève, non du dehors mais de l'intérieur même du clan, non pour célébrer le bonheur d'une famille, mais pour en déclarer publiquement la destruction. Prétendant les souvenirs de jeux du temps de leur enfance, arrivant à dissimuler la tension de son visage sous le ton badin de l'anecdote, il annonce un «discours de vérité» et déclare que le père avait l'habitude, en prenant son bain, de violer ses enfants. L'assemblée, d'abord clouée dans le mutisme, désireuse de poursuivre joyeusement la soirée, va s'acharner à ne pas entendre cette parole et multiplier tous les artifices de défense jusqu'à la farandole (incontournable elle aussi !) et aux chansons racistes. Alors que Christian, plus tendu que jamais et comme hors de lui-même, a très vite quitté le banquet.



Le Festin de Babette de Gabriel Axel, DR



Le Festin de Babette de Gabriel Axel, DR

LE CUISINIER DÉMIURGE

On le retrouve au sous-sol, dans les cuisines, face à son ami d'enfance Kim, le Chef cuisinier. Ce personnage, qui communique avec l'étage par haut-parleur, a tout pouvoir sur l'ensemble du personnel, serveurs et marmitons. Avec leur complicité, il oblige Christian à honorer leur pacte tacite et à remonter à sa place pour aller jusqu'au bout : dénoncer le meurtre de Linda. Kim apparaît ainsi comme l'Accusateur, le véritable ordonnateur d'un procès dont Christian n'était, à son corps défendant, que la voix. La métaphore est assez évidente et grossière pour ne pas avoir à en développer plus avant les diverses interprétations possibles, théologico-politiques ou autres. Par contre, du point de vue gastronomique, elle nous rappelle que le Maître de Cuisine qui, dans son office, a le pouvoir de transformer par l'eau et par le feu tous les produits de la création en

nourriture, est, dans toutes les traditions, une sorte de magicien.

A Kim le diabolique il n'est alors pas difficile d'opposer Babette. Elle aussi, sans jamais sortir de sa cuisine et ne communiquant avec ses invités que par les services d'un jeune serveur, va transformer viandes, légumes et fruits en miracles de saveurs et de beauté. Dans l'isolement de son laboratoire, elle aura été une sorte de divinité créatrice, distante et souveraine.

Si la Table est le lieu où circulent joyeusement le manger, le boire et le parler ensemble, la Cuisine est celui où, dans le secret et la passion, le cuisinier réinvente sans cesse l'esprit du goût.

A l'intention de donner le plaisir de vivre ou de gâcher la vie répondent les tables où l'on déguste, ou celles où l'on bouffe.

Jean Domon



Festen de Thomas Winterberg © Les films du Losange



Le Festin de Babette de Gabriel Axel, DR

Beviamo ! Beviamo !

BEUVERIES

Le cri joyeux et désespéré des convives de *La Traviata*, affairés à s'étourdir dans les plaisirs, offre une première illustration de la «boisson» dans le contexte du Cinéma. Mais l'acte de boire est si étroitement lié à la vie humaine qu'on en rencontrera toutes sortes de déclinaisons, au cinéma comme dans la réalité. C'est l'alcool enivrant qui se prête le mieux au spectacle : beuverie homérique des chevaliers anglais d'*Excalibur* tapant leurs hanaps sur les immenses tables de bois du château de Pendragon ; amis de Tom et Gerri réfugiés dans la bière et le whisky (*Another year*) ; compagnons coréens arrosant d'innombrables verres de *soju* le récit de leurs aventures (*Ha ha ha !*) ; ville tout entière imbibée et se livrant à la folie de *La poursuite impitoyable* ; terreur solitaire d'Yves Montand assiégé par les bestioles rampantes, grimpantes et rongeantes de son *delirium tremens* (*Le cercle rouge*) ; île écossaise submergée de bouteilles de whisky qui envahissent même les berceaux des bébés (*Whisky à gogo*) ; déchéances (Dean Martin, adjoint ivrogne du shérif de *Rio Bravo*) ; la mère des jumeaux d'*Au delà* ; le père tué de vodka dans *La Mère*) ou difficile libération de la dépendance (*Rio Bravo* encore, ou Nathalie Baye dans *Le petit lieutenant*), chacun de ces exemples évoque maintes autres occurrences.



Another Year de Mike Leigh © Diaphana Distribution

thalie Baye dans *Le petit lieutenant*), chacun de ces exemples évoque maintes autres occurrences.

BOISSONS EN FÊTE

La boisson festive accompagne les moments heureux : inauguration du restaurant-péniche (*La graine et le mulet*), vin servi avec respect à ses compagnons par Lonsdale (*Des hommes et des Dieux*), champagne faisant aussi office de vitrine publicitaire dans les films de James Bond, c'est toute une culture qui s'exprime ainsi, culminant dans le tour de force de Louis de Funès (*L'aile ou la cuisse*) qui détermine sans erreur, par une dégustation uniquement



Le fils du désert de John Ford, DP



Thirst de Park Chan-wook, source : © blueduck.egloos.com

visuelle pour cause d'agueusie, le cru et l'année du vin qu'on lui sert !

BOIRE POUR VIVRE

Mais boire n'est pas qu'un plaisir, c'est une nécessité vitale, au point que l'urgence de boire devient référence symbolique - de nombreux films se basent sur des épisodes des Evangiles (noces de Cana, puits de la Samaritaine, la Cène...).

Se 'désaltérer', c'est étymologiquement retrouver son identité, et la soif peut servir aussi à exprimer toute attirance irrésistible (*La soif du mal*), et prend même forme délirante dans les films de vampires (*Thirst*). Plus concrètement, les évadés des *Chemins de la liberté* manquent périr faute d'eau dans le désert de Gobi ; un bédouin se fait tuer par Omar Sharif pour avoir bu à son précieux puits (*Laurence d'Arabie*) ; dans bien des westerns, les fuyards ou leurs poursuivants succombent, ou presque, à la sécheresse d'une Vallée de la mort (*Le bon, la brute et le truand*).

C'est peut-être dans un western justement, *Le Fils du désert*, que la boisson essentielle à la vie est manifestée le plus absolument par ces gouttes de lait qui, au sein de la fournaise rocheuse, assurent la survie du bébé recueilli par John Wayne et ses acolytes. Et le lait maternel, principe vital, fournit l'image finale du film *Tampopo*, celle d'un bébé accroché au sein de sa mère.

Jacques Vercueil

Boire et manger avec Ozu



Fin d'automne © 1962 Shochiku Co Ltd.

On boit beaucoup et on mange souvent dans les films asiatiques : chez le cinéaste japonais Yasujiro Ozu (1903-1963) il n'y a pas de récit sans les espaces privilégiés que sont la salle à manger familiale ou le salon privé d'un restaurant. S'il aime à dire : «Je suis comme un marchand de tōfu, je ne propose donc que du tōfu», son offre cinématographique est plus subtile et les deux éléments opposés de la cuisine japonaise - porc/pané/tōfu, animal/végétal, goût fort/goût léger, alternative de sophistication rituelle et de simplicité quotidienne à laquelle pourrait incliner l'âge, coexistent dans ses films sans s'exclure. Sur la table étudiante de *Fin d'automne*, le whisky et la bière côtoient le saké, et la viande occidentale les légumes japonais ; et dans *Été précoce*, la préférence pour le soja d'un petit garçon rejoint celle attribuée par sa famille à un vieil oncle !

GOÛT ET ÉMOTION

Ce même film montre aussi qu'avant même d'être partagée, c'est l'évocation de la nourriture qui traduit les bouleversements intérieurs des personnages et une évolution dans le récit : un appétissant gâteau apporté par l'héroïne provoque ainsi les réactions paradoxales des adultes surpris par l'apparition inattendue des enfants ; ailleurs, la proposition qui lui est faite de manger un Ampan (brioche fourrée) ne sera pas suivie d'effet mais traduit une émotion qui déclenche une rupture narrative et un tournant majeur du comportement de l'héroïne qui conduit à la dispersion de la famille.

DEDANS, DEHORS

Caractéristique d'Ozu, le déplacement de la nourriture de l'extérieur vers l'intérieur ou vice versa entraîne un changement des rapports entre les êtres : dans le film muet *J'ai été recalé mais...*, des étudiants demandent en pleine nuit à une serveuse de café de leur livrer une commande pour l'attirer

auprès d'eux. A l'inverse, intérieur de la maison et extérieur sont reliés par la nourriture quand les enfants révoltés de *Bonjour* emportent le récipient de riz pour le manger en plein air, comme le fait la prostituée qui fuit la maison close dans *Une poule dans le vent*.

CONVIVIALITÉ INTIME

Le cérémonial du repas s'exprime chez Ozu de façon particulièrement sensible : bien que sa caméra soit en position basse, le contenu des plats n'est pas dans notre champ visuel, le mouvement des baguettes est presque abstrait et c'est à travers les perceptions auditives et les paroles des convives, que le spectateur

apprend ce qu'ils mangent. Dans *Le goût du riz au thé vert*, c'est la façon de manger - l'homme avec simplicité et même rusticité, la femme avec distinction et même sophistication - qui sépare les membres du couple, lequel retrouvera une convivialité quand l'un et l'autre en prendront la mesure, autour des deux éléments de base de la nourriture japonaise, le riz et le thé, faisant enfin preuve d'attention l'un envers l'autre. Du reste, plus que des paroles, ce sont davantage encore des regards qu'échangent autour de la table les personnages d'Ozu et on admire dans plusieurs films l'enjeu émotionnel des repas, occasion d'une annonce ou lieu d'une intimité : dans *Gosses de Tokyo*, lors de ce moment privilégié qui réunit la famille, le refus de manger des enfants est perçu comme un drame et la réconciliation avec le père s'exprimera le lendemain par un repas partagé avec lui. Les trois repas qui scandent *Il était un père* sont des ruptures narratives poignantes. La scène clé du *Goût du saké* est celle du repas de ses élèves devenus adultes avec le vieux professeur ; celle du *Voyage à Tokyo*, le repas après les funérailles de la mère.

Jean-Michel Zucker



Le goût du riz au thé vert © Shochiku Company Limited, 1952, DP : Japan-organization

Le 'cinéma culinaire' de Berlin

C'est sous ce titre que le festival de Berlin réserve depuis 2007 une section spéciale à des films actuels qui mettent en scène des thèmes autour de la nourriture, du goût et de l'environnement. Dieter Kosslick, le directeur de la Berlinale, a fondé cette section

«pour donner à la nourriture de qualité la chance de redevenir le centre de la vie, contre tous ces poisons qui font souvent office d'aliments. Nous avons commencé en 2001 de veiller à la qualité de la cuisine au cours de la Berlinale et à servir de bons vins. 2007 nous avons commencé notre programme 'Cinéma culinaire' pour mettre en évidence des relations entre films, culture, cuisine et environnement. La nourriture relie les humains entre eux et avec leur environnement. La cuisine est aussi un marqueur pour la culture d'un pays. »



Opération 'Youth Food Cinema' : des élèves cuisinent avec le chef Michael Hoffmann © Piero Chiussi, Berlinale 2011, Cinéma culinaire



Programme de soutien pour améliorer la nourriture des enfants
© Mirjam Siefert, Berlinale 2008

VOIR

Les soirées commencent à 19h30 dans la salle de cinéma de l'immeuble Martin Gropius. Environ douze films, fictions, documentaires et courts-métrages, font partie du programme, parfois aussi un des classiques de l'histoire du Cinéma. Parmi les films de la dernière sélection : *También la lluvia (Même la pluie)* d'Iciar Bollain et *Io sono l'Amore (Je suis l'amour)* de Luca Guadagnino, avec Tilda Swinton.

MANGER

Après la projection, le public est invité au restaurant 'Gropius Mirror' juste à côté où il peut déguster un menu cuisiné par de grands chefs qui se sont laissé inspirer par le film qui précède. Lors des projections tardives à 22h, le 'Cinéma culinaire' projette des films actuels traitant de thèmes sociaux et écologiques.

DISCUTER

Dans l'après-midi, lors du 'Teatime' à 17h, sont présentés des livres, on y discute et on déguste. A l'issue de la projection de 19h30, une table ronde entre les protagonistes du film et des experts des questions culinaires permet d'approfondir le thème.

S'ENGAGER

Le 'Cinéma culinaire' est engagé dans le mouvement international 'Slow Food'. Le directeur de la Section, Thomas Struck, explique :

« L'engagement de Slow Food pour la biodiversité correspond à celui de la Berlinale pour la diversité culturelle. Plaisir et joie de vivre vont de pair avec la responsabilité pour l'environnement et des conditions de travail et de commerce équitables. »

Dans une opération 'Youth Food Cinema', Dieter Kosslick soutient également des initiatives pour améliorer la nourriture des enfants.

Adaptation par Waltraud Verlaquet
à partir du site de la Berlinale

Prenez, mangez-en tous

Manger, boire, dormir, ces besoins vitaux doivent être satisfaits pour garantir la survie de l'homme, tandis que la sexualité assure la survie de l'humanité. Dès le règne animal, des rites entourent ces activités, souvent c'est le mâle dominant qui impose son accès prioritaire tant à la nourriture qu'aux femelles. Chez les humains, si les pulsions continuent à imprégner les comportements, ce sont les règles de la culture, au début de nature religieuse, qui les encadrent pour remplacer la loi de la nature, loi du plus fort, par une civilisation fondée sur le respect de l'autre, y compris du plus faible. La quête de nourriture n'est plus alors la lutte de tous contre tous, mais ce qui, au contraire, consolide la communauté.

L'accès à la nourriture, pour ne parler que d'elle, a donc été, dès l'aube de l'humanité, marqué par des règles religieuses. Dans la Bible, il est souvent question de repas. Les contextes sont de trois ordres : ils concernent la subsistance, l'allégeance ou encore la communauté.

LA NOURRITURE POUR VIVRE

Quand le peuple d'Israël a faim dans le désert, l'Eternel lui envoie la manne.

« Moïse leur dit : C'est le pain que l'Eternel vous donne pour nourriture. Voici ce que l'Eternel a ordonné : Que chacun de vous en ramasse ce qu'il faut pour sa nourriture... Que personne n'en laisse jusqu'au matin.¹ »

La subsistance n'est pas cumulable. C'est une quête quotidienne, au résultat éphémère, pour mieux souligner le fait que l'homme dépend de la bonté divine. Quelques-uns, nous dit le texte, voulurent garder de la manne pour le lendemain : elle devint alors infecte. Toujours ce besoin d'amasser, plus que ce dont on a besoin, cela n'a guère changé depuis le temps du désert !

LA NOURRITURE OFFERTE

David, en faisant entrer l'arche dans Jérusalem, sacrifie un veau gras, et il distribue au peuple du pain, de la viande et des gâteaux de raisins (2 Sam. 6). L'allégeance à Dieu fonde le peuple. Abraham, recevant trois étrangers, demande à sa femme de préparer des gâteaux, puis il choisit un veau tendre et bon pour le faire apprêter pour ses convives. Ces étrangers se révèlent dans la suite comme des anges, voire l'Eternel lui-même. Du coup, la loi de l'hospitalité se révèle comme culte divin (Gn 18). Jésus dira :

« Toutes les fois que vous avez fait ces choses (donner à manger entre autres) à l'un de ces plus petits de mes frères, c'est à moi que vous les avez faites ² »

LA NOURRITURE PARTAGÉE

Nous retrouvons le veau gras dans la parabole du fils prodigue (Luc 15). Ici c'est le père qui offre ce qu'il a de meilleur pour fêter le retour de son fils, sa réintégration dans la famille. Le contexte n'est pas si différent que ça. D'abord parce que toute fête est à l'origine religieuse : toute réjouissance relie les convives entre eux, mais aussi eux tous au dieu. Ensuite parce que la relation entre père et fils désigne ici celle entre Dieu et le pécheur.

Dans les paroles d'institution de la Cène « Ceci est mon corps... ceci est mon sang... » (Mt 26, 26-28), résonnent encore les anciens rites sacrificiels. Et pourtant, tout a changé, tout sacrifice est désormais inutile, la communauté se fonde désormais sur la mémoire de la vie et de la mort de Jésus ; faisant corps, la communauté devient elle-même corps du Christ.

N'oublions pas cependant que Judas était parmi les douze au moment de la Cène : ne cherchons pas à réserver nos tables aux 'nôtres', même le traître reçoit le pain de la main de Dieu.

Waltraud Verlaquet

¹ Ex. 16, 15-19
² Mt. 25, 40



Léonardo da Vinci : la dernière Cène, DP



Soul kitchen de Fatih Akin © corazon international / Gordon Timpen

L'histoire du cinéma coréen

Après la Russie et la Chine, nous continuons ici notre exploration du cinéma asiatique par une visite en Corée.

LE CINÉMA CORÉEN A UNE LONGUE HISTOIRE



Shiri de Kang Je-gyu ©1999 Kang Je-Kyu Film Co. Ltd., Samsung Entertainment

Depuis ses débuts le cinéma coréen a été étouffé par la colonisation japonaise, une nation coupée en deux, la guerre civile, des régimes militaires autoritaires, une censure stricte, des lois restrictives et contraignantes. Des archives ont cependant permis de reconstituer l'histoire du cinéma coréen.

De 1903, avec la première projection publique à la reddition du Japon en 1945, il semble qu'il n'existe plus aucune trace des 156 films produits. De la guerre, avec la destruction de la plus grande partie des films et

du matériel technique, seuls 5 films ont survécu. Des aides étrangères fourniront à la Corée du Sud technologie et équipement, préparant ainsi le nouveau départ de son cinéma.

UN ÂGE D'OR

La seconde moitié des années 1950 marque la renaissance du cinéma coréen. De 8 films en 1954, la production passe à 108 en 1959. De la fin des années 50 au début des années 60, malgré la dictature et ses lois coercitives, émergent quelques talents, comme Kim Ki-young, original et provocateur, son plus célèbre film *La Servante* date de 1960. Yu Hyun-mok, avec *Obaltan* en 1961, enfin Shin Sang-ok s'impose avec *Les Fleurs de l'Enfer* en 1958 et *L'Invité de la chambre d'hôte et ma mère* en 1961.

DE LA CENSURE AU RÉVEIL

Les années 1970 marquent une longue période de déclin. La censure devient plus stricte et la fréquentation en salles diminue. Cependant, débute la fulgurante carrière de Ha Kil-jong, mort à 38 ans. Il réalise 7 films dont le célèbre *March of fools* en 1975.

Arrivent de nouveaux cinéastes talentueux au début des années 1980 avec Im Kwon-taek et Park Kwang-soo. Ces années 80 sont marquées par une légère baisse du niveau de censure et une reconnaissance internationale. Kang Su-yeon décroche le Prix d'interprétation féminine, en 1987 dans *Mère Porteuse*. En 1988, un changement de politique

supprime les restrictions à l'importation du cinéma étranger. Ces lois signifient que pour la première fois la production nationale est en compétition directe avec Hollywood. Un système de quotas, obligeant les salles à diffuser des films coréens 106 à 146 jours par an, est alors la seule protection contre l'invasion hollywoodienne.

L'arrivée de cinéastes majeurs de la période produit un réveil de l'industrie locale. Jang Sun-woo s'illustre dès son premier film *Seoul Jesus* en 1986, puis par une série de films provocateurs tels *Le Chemin de l'Hippodrome* en 1993 et *A Petal* en 1996 ; Kim Ui-seok réalise en 1992 son très populaire *Marriage Story*.

CRÉATIVITÉ DU CINÉMA CORÉEN

A partir de 1996, une nouvelle génération commence à se faire un nom. Le maître du cinéma d'auteur Hong Sang-soo débute avec *Le Jour où le cochon est tombé dans le puits* en 1996.

Kim Ki-duk, autodidacte, célèbre pour son style de cinéma visuellement percutant et sa tendance à tourner très vite des films à budgets réduits. Ses films, tels *L'île* en 2000, sont reconnus à l'étranger avant de l'être dans son pays.

En 1997, Lee Chang-dong débute avec *Green Fish*. Anciennement romancier, Lee décrochera le Prix de la mise en scène à Venise pour *Oasis* (2002) et sera Ministre de la Culture et du Tourisme de 2003 à 2004.

Au même moment, débute un groupe de jeunes cinéastes à visée plus commerciale. *The Contact* de Chang Yoon-hyun séduit un public populaire, *Shiri* de Kang Je-gyu connaît un succès exceptionnel.

La Corée du Sud est entrée dans l'histoire du cinéma mondial, avec succès dans les festivals internationaux et augmentation des ventes à l'export. L'avenir dira si valeurs artistiques et succès font oublier les perturbations du siècle passé.



La Servante de Kim Ki-young, DP

Elizabeth Pérès
Pro-Fil Paris

Intention Arirang

Extrait du dossier de presse d'Arirang

A travers Arirang, je franchis une colline de ma vie mon cœur,
A travers Arirang, j'essaie de comprendre l'Homme,
A travers Arirang, je remercie la nature et j'accepte ma condition actuelle

De nos jours
entre le monde des hommes, où s'entremêlent des désirs
le monde des fantômes, rempli de chagrin
et le monde imaginaire, où se cachent nos rêves
nous devenons fous
sans début ni fin

Qu'est-ce que l'affection, de stagner ici et là dans mon cœur
Pourquoi reste-t-elle au sommet de ma tête pour questionner mes émotions
Pourquoi se cache-t-elle au fond de mon cœur pour éprouver ma compassion
Quand je n'ouvre pas mon cœur à quelqu'un, je deviens une personne mauvaise et je l'oublie
mais quand je lui ouvre, mon cœur, je ne peux jamais le laisser partir...

Prix Un Certain Regard Ex-aequo
Arirang réalisé par Kim Ki-Duk

Festival de Cannes 2011



Pro-Fil

Bulletin d'adhésion nouveaux adhérents - Sept 2010 - 2011
Cette adhésion comprend l'abonnement à *Vu de Pro-Fil*

Nom	Prénom
Adresse	
<i>suite</i>	
Code Postal	
Téléphone	Mail

Tarifs :

- Individuel : 30 €
- Couple : 40 €
- Réduit : 10 € (pasteur, étudiant, chômeur...)
- Autre : nous consulter
- Soutien : Montant libre

Ci-joint un chèque de..... € à l'ordre de Pro-Fil

Pro-Fil
390 rue de Fontcouverte
Bâtiment 1
34070 Montpellier



PROGRAMME DU SÉMINAIRE ANNUEL DE PRO-FIL

24/25 septembre, au Centre Azur à Sanary (83)

Cette année, le séminaire national faisant suite à l'Assemblée générale de Pro-Fil aura pour thème :

La musique et les musiciens témoins de leur temps

A partir du film de Xavier de Lauzanne *D'une seule voix*, nous essaierons d'analyser comment le cinéma rend compte du rôle de la musique dans nos vies et nos sociétés : la musique est-elle un simple divertissement ? Peut-elle jouer un rôle dans nos révoltes et nos résistances ? Comment témoigne-t-elle de nos différentes cultures et de leur transmission ?

PARMI LES SORTIES DVD :

- Juin : *Black Swan* de Darren Aronofsky
L'étranger en moi de Emily Atef
True Grit de Ethan Coen, Joel Coen
Les femmes du 6^e étage de Philippe Le Guay
Le choix de Luna de Jasmila Zbanic
Même la pluie de Icíar Bollaín
Le discours d'un roi de Tom Hooper
Alamar de Pedro González-Rubio
- Juillet : *Sans identité* de Jaume Collet-Serra
Au fond des bois de Benoît Jacquot
- Août : *Route Irish* de Ken Loach

LES SORTIES EN SALLE

- le 15 juin : *Blue Valentine* de Derek Cianfrance (USA 2010, 1h54)
le 22 juin : *Pater* d'Alain Cavalier (France, 1h45)
le 29 juin : *My Little Princess* d'Eva Ionesco (France, 1h45)
le 17 août : *Les bien-aimés* de Christophe Honoré (France, 2h15)
le 24 août : *Impardonnables* d'André Téchiné (France, 1h50)
This must be the place de Paolo Sorrentino, Prix 2011 du Jury œcuménique (Italie, France, Irlande 1h58)
le 31 août : *La guerre est déclarée* de Valérie Donzelli (France, 1h40).

PRÉSENCE PROTESTANTE SUR FRANCE 2



Dimanche 19 juin
de 8h30 à midi Matinée Exceptionnelle

«PARLONS D'AMOUR !»

Toutes les émissions religieuses diffusées le dimanche matin vous proposent une matinée sur le thème de l'amour. Amour de Dieu, amour du prochain... Des plateaux avec des témoins des différentes confessions, et des reportages, portés par chaque émission, déclineront ce thème.



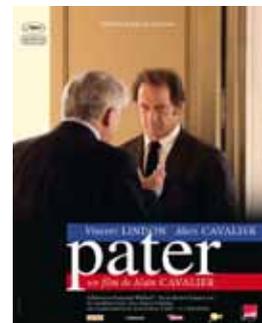
WWW.PRO-FIL-ONLINE.FR

Vous trouverez désormais une page, sous la rubrique «Planète Cinéma» avec plus de détails sur les films à voir, soit en salle, soit en DVD.



LES + SUR LE SITE

- «Le prix du jury œcuménique, festival de Fribourg 2011» (version longue), par Paulette Queyroy
- «Les impressions du Festival de Cannes» par Françoise Lods, membre du jury œcuménique.
- «La critique de film. Réflexion sur un exercice périlleux» par Waltraud Verlaguet



Bulletin d'abonnement à *Vu de Pro-Fil*. sept 2011- juin 2012 (pour les adhésions, voir page 17)

Nom _____ Prénom _____
Adresse _____
suite _____
Code Postal _____
Téléphone _____ Mail _____

Je désire m'abonner à *Vu de Pro-Fil*. Je joins un chèque de 15 € et je l'envoie avec ce bulletin à :

Pro-Fil
390 rue de Fontcouverte
Bâtiment 1
34070 Montpellier

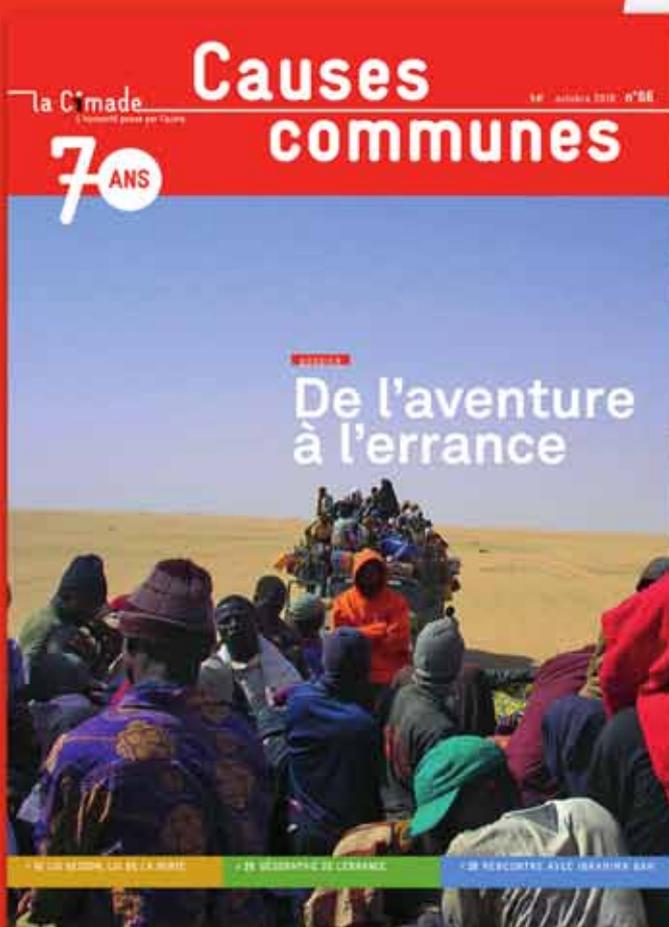


Date :

Signature :

Causes Communes

Un regard militant
sur les migrations



Chaque trimestre

REPORTAGES

ANALYSES

TÉMOIGNAGES

la Cimade
L'humanité passe par l'autre

Oui, je m'abonne à Causes communes (1 an, 4 numéros, 15 €)

A retourner avec votre règlement, à l'ordre de La Cimade, sous enveloppe affranchie à :
La Cimade – Causes Communes – 64 rue Clisson – 75013 Paris

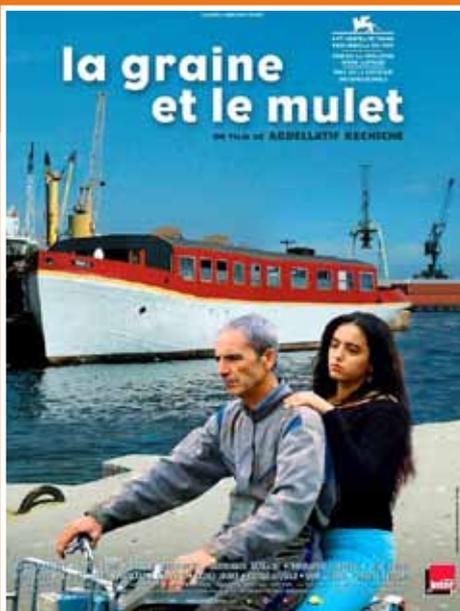
M. Mme Mlle Nom Prénom

Adresse

Code postal Ville Pays

E-mail : @

Vous pouvez aussi vous abonner et faire un don en ligne ! www.lacimade.org



France 2008

Durée : 2h31

César 2008 : meilleur film, meilleur réalisateur, meilleur espoir féminin (Hafsia Herzi), meilleur scénario original

Scénario et Réalisation

Abdellatif Kechiche

Interprétation

Habib Boufares

Hafsia Herzi

Faridah Benkhetache

Alice Houry

L'AUTEUR :

Abdellatif Kechiche est né en 1960 en Tunisie. Il est installé en France depuis l'âge de 5 ans. Il est l'auteur de trois longs métrages : *La faute à Voltaire* (2001), Lion d'or de la première œuvre, *L'Esquive* (2004) couronné par quatre Césars, et *La graine et le mulet* (2007) qui a obtenu le Prix spécial du jury à la Mostra de Venise et le Prix de la meilleure révélation pour la jeune actrice Hafsia Herzi. Il a également obtenu le Prix Louis-Delluc.

RÉSUMÉ :

Slimane, vieil ouvrier des chantiers navals de Sète est licencié. Il ne se ré-

signe ni à un retour au bled (suggéré par ses enfants) ni à l'inactivité. Son projet d'ouvrir un restaurant de couscous dans un vieux bateau rafistolé va rencontrer de nombreux obstacles. Il sera aidé dans cette entreprise par la fille de sa compagne et par d'autres membres de sa famille....

ANALYSE :

Ce film est à la fois truculent et poignant. Et ce n'est pas le moindre des mérites d'Abdellatif Kechiche que de réussir à la fois à nous faire sourire, rire et pleurer. Il nous donne à voir une société de petites gens hauts en couleur, solidaires parfois, jaloux parfois, authentiques toujours. Pas d'angélisme dans sa peinture sociale, pas de noirceur absolue non plus.

Sa manière de filmer les personnages au plus près et de balayer l'espace pour aller de l'un à l'autre lors de ces échanges verbaux vifs et colorés, nous permet de rentrer physiquement dans une atmosphère à la fois intimiste et ouverte sur la vraie vie. Vraie vie faite de difficultés matérielles, de rivalités amoureuses, de désir d'avenir empêché. Nous suivons ainsi le parcours d'obstacles de Slimane auprès des différentes administrations et

institutions susceptibles de l'aider dans son projet. Ce personnage peu loquace, d'une grande dignité, est escorté par sa belle fille, véritable volcan, qui donnera beaucoup de sa personne pour la réussite de ce projet.

Abdellatif Kechiche est particulièrement efficace quand il filme les conversations et les discussions de ces immigrés, installés de longue date et dont les enfants travaillent, ont contracté des mariages mixtes. Cette communauté ne semble pas ghettoisée bien que l'establishment local ne l'accueille pas à bras ouverts.... Des réminiscences de Pagnol (la trilogie marseillaise), de De Sica (*Le voleur de bicyclette*) traversent le film sans lourdeur. On admire le naturel de ces acteurs dont peu sont professionnels et pourtant très convaincants.

Certaines scènes nous font ressentir une impression de longueur mais c'est peut être une manière de nous faire vraiment éprouver de l'intérieur les émotions mises en scène. Quant à la durée de la scène finale elle concourt magnifiquement à la dramatisation du récit et de son dénouement. Formidable comédie sociale.

Maguy Chailley



La graine et le mulet d'Abdellatif Kechiche, D.R.

Dans le cadre d'une collaboration avec le site protestants.org, des membres de Pro-Fil rédigent des fiches sur des films nouveaux. Ce site affiche les fiches les plus récentes, mais vous trouverez sur pro-fil-online.fr toutes celles produites depuis le début de cette collaboration.

Titres de films ayant fait l'objet d'une fiche depuis VdP 7 : *Route Irish* (Ken Loach) – *Les yeux ouverts* (Frédéric Chaudier) – *Angèle et Tony* (Alix Delaporte) – *Tron l'héritage* (Kosinsky) – *True Grit* (Ethan et Joël Cohen) – *Jimmy Rivière* (Teddy Luski-Modeste) – *Cabeza de Vaca* (Nicola Echevarria) – *We Want Sex Equality* (Nigel Cole) – *Black Swan* (Darren Aronofsky) – *L'étrange affaire Angelica* (Manoel de Oliveira) – *Le choix de Luna* (Jasmila Zbanic) – *Winter's Bone* (Debra Granik) – *Si tu meurs je te tue* (Hiner Saleem) – *La petite chambre* (Stéphanie Chuat et Véronique Reymond) – *Cirkus Columbia* (Danis Tanovic) – *Tous les soleils* (Philippe Claudel) – *L'étrangère* (Feo Aladag) – *Tomboy* (Céline Sciamma) – *Pina* (Wim Wenders)